

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix, Tourcoing, Lille et les Départements : Trois mois, 5 fr. ; six mois, 9 fr. ; un an, 15 fr. Les autres Départements et l'Étranger le port en sus. Agence particulière à Paris, 24, rue Feytaud.

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

BONNEMENTS ET ANNONCES : A ROUBAIX, aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71. — A TOURCOING, aux bureaux du Journal, rue Nationale, 78. et à la Librairie WATTIEUX, rue Saint-Jacques, 29. — A PARIS, à l'Agence HAVAS, place de la Bourse, 8. — A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine, chez M. HENRI LEBLANC, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Librairies de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

◆ CB NUMERO
Comprenant SIX PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES ◆

COUP DE TONNERRE

La ville de Paris a l'habitude de donner des leçons au Pouvoir. C'est sa vieille tradition historique.

Celle qu'elle avait donnée le 6 mai au ministre Waldeck-Millrand a été complétée le 13 de la plus magistrale façon.

Le Conseil municipal de la grande ville se composera désormais de cinquante nationalistes et de trente ministériels. C'est une majorité qui en vaut la peine.

Il n'y a pas de mesure possible sur la signification de ces deux scrutins : Paris a montré sa réprobation contre la politique du ministère ; il a condamné du même coup le collectivisme, le radicalisme sectaire, le dreyfusisme, et leur protecteur, la France-Maçonnique.

Ce sont surtout les Loges qui ont été atteintes dans ces deux journées historiques. Leurs principaux représentants ont été battus par le mécontentement populaire comme des feuilles sèches par l'orage. Les plus en vue d'entre eux sont battus, et notamment le président du conseil, M. Lucipia, dans le quartier des Enfants-Rouges, dans ce quartier où le général Boulanger n'avait jamais eu la majorité.

Paris a émis un vote d'impitoyable fustigation contre tout ce qui s'est fait depuis un an — et Paris a bien fait.

Que va-t-il advenir maintenant ?

« On ne gouverne pas contre Paris » disait Gambetta.

Le ministre Waldeck veut-il l'essayer ? Osera-t-il soutenir que la République est menacée et tenter un petit Fasciola, alors que les trois quarts des nouveaux élus sont des républicains montebellistes qui ont déclaré vouloir changer les hommes et la politique, mais non la forme du gouvernement ?

Ce serait là une bien grosse partie dans laquelle M. le Président de la République ne doit pas soulever le spectre. Si l'on s'ou s'y prendra au Parlement, nous pourrions avoir un changement dès les premiers jours de la rentrée.

A propos du Président de la République, certains organes nationalistes de Paris se trompent beaucoup en l'accablant d'impures et en s'efforçant de le ridiculiser par des caricatures comme celles qui s'étaient épanchées sur les transparents du boulevard.

Le Parisien gouaillier peut aimer cela ; mais les bons gens de province n'en rient pas autant. On ne saura jamais combien cette guerre injurieuse à M. Loubet nuit au parti nationaliste dans les départements.

La politique apparente de M. Loubet peut appeler bien des réserves, mais il n'en est pas moins le chef de l'État et le représentant de la France.

On devrait s'en souvenir dans les journaux qui se plaignent parfois de voir le respect de l'autorité disparaître chez nous, et qui veulent le relèvement de la Patrie française devant le monde.

La constitution met le président en dehors de nos luttes.

Nous sommes avec ceux qui veulent un assainissement de la politique générale et une autre orientation de la République. Mais nous ne croyons pas qu'il soit absolument nécessaire, pour obtenir cela, de déclarer, tous les matins et tous les soirs, devant l'étranger qui nous regarde, que le Président de la République française est un crétin, un misérable, un vendu et même un gros saige.

ALFRED REBOUX

CHOSES D'AUTRES

Bouvier apprend qu'une femme fort coquette, mais déjà un peu vieille, vient de tomber en enfance.

Un frotteur de se rasoir, en levant lui arriver, observe :

FETTERLETON DU 16 MAI. N° 31

LA FÉE DU GUILDO

par Pierre SALES

XII
A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Cependant, Arnold, entendant les pas de son père, qui revenait de la ferme, pénétra à son tour dans le salon et en ouvrit promptement les fenêtres.

La jeune fille se précipita vers le comte. — Eh bien, père ?

M. de Preully l'écarta doucement ; et, tendant la main à Raymond :

— Hélas ! Monsieur, si ne vous restait que cet espoir...

— Elle n'a pas reparu à la ferme ?

— Habituellement, Monsieur, quand elle séjourne dans le pays, sa première visite est pour moi. Mais, hier, personne ne l'a vue, pas plus à la ferme qu'au château.

Emilie trembla imperceptiblement. Elle seule, en effet, avait été en présence d'Annaïc, la veille : les gens de la ferme étaient aux champs, la servante absorbée par sa cuisine. Leur entrevue n'avait eu aucun témoin.

Raymond porta son mouchoir à ses yeux. Puis, il serra encore la main à M. de Preully, à Arnold, et s'inclina seulement devant Emilienne.

— Pardonnez-moi dit-il au comte de vous avoir dérangé à une heure aussi indue ; et permettez-moi de vous remercier, de tout mon cœur, de la bienveillance avec laquelle...

— C'est que vous la méritez, Monsieur ; déclara dignement le comte ; et je n'ai pas oublié les efforts que vous avez faits jadis...

— Ah ! soyez certain que je les renouvelerai avant longtemps, Monsieur ; car je préférerais repartir bien vite que de vivre, avec votre famille, dans cet état de guerre, qui ne m'a déjà que trop fait souffrir.

Tandis qu'Emilie, brisée par l'émotion, tombait sur un siège, le comte et son fils reconduisirent Raymond jusqu'au chemin, où ils se dirent adieu avec la plus parfaite cordialité. Le comte eut même un geste presque gracieux pour Dominique, qui, vingt pas plus loin, disait à son maître :

— Ah ! si Madame la baronne voulait être raisonnable !

— Elle le sera, je t'en réponds ! déclara Raymond avec une froide énergie.

Dominique fut un peu surpris par cette phrase et par le ton dont elle était prononcée. Mais après tout, M. Raymond n'était-il le maître ? Du reste, sa voix s'adoucisait, s'apitoyait aussitôt pour parler de la pauvre Naïc, morte ou vivante. Raymond voulait la retrouver. Et lorsqu'il arriva au port, qui, en ce moment, n'était plus qu'un fond de vase avec un mince filet d'eau boueuse, il interrogea févreusement les hommes qui avaient exploré la ri-

Chez les Béthisy. — Vous ne connaissez pas un acquéreur ; je veux revendre ma machine à écrire. — Si, mais elle fait des fautes d'orthographe !

Informations

Mlle Lucie Fauro

Paris, 14 mai. — Mlle Lucie Fauro a subi ce matin une opération chirurgicale qui a parfaitement réussi. Son état de santé est aussi satisfaisant que possible et on espère que la convalescence sera de courte durée.

Le capitaine Dreyfus toujours à Genève
Paris, 14 mai. — Une dépêche de Genève annonce que le capitaine Dreyfus ne s'est pas rendu à Londres, auprès d'Estézy, comme on l'avait annoncé. Il n'a pas quitté Genève depuis qu'il y est arrivé.

Les troubles en Espagne
La situation s'améliore en Espagne. Les préfets de Séville et de Valence ont averti le gouvernement qu'il était inutile de proclamer l'état de siège.

LA LIBERTÉ DU CULTE ENTRAVÉE

La « Croix de Lamoignon » publie le texte de cette étrange circulaire adressée aux maires de la Creuse par le secrétaire Edgar Montel, préfet de ce département.

Monsieur le Maire,
Je suis informé que, depuis quelque temps, sous prétexte de retraites, de jubilés, etc., des prêtres ou des congréganistes étrangers au diocèse de Lamoignon se présentent dans les communes et s'y livrent à des oraisons.

Je vous prie, si un fait de ce genre se produit dans votre commune, de demander son état civil exact à la personne qui arrive, sans domicile, et, si elle appartient à une congrégation religieuse, le nom et le siège de cette congrégation.

Vous m'envoyez immédiatement ces deux renseignements, au besoin par le télégraphe.

Restez, monsieur le maire, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le préfet
EDGAR MONTÉL

Ainsi donc, tandis que le premier candidat venu peut s'installer sur une place publique et y débiter des obscénités et des injures contre la religion de la majorité des Français ; pour parler dans une église, un prêtre, parce qu'il est spécialement voué à la prophétie, devra montrer son pas-
port au sous-agent de M. Edgar Montel.

LE GÉNÉRAL COMTE DE MARTEL

Paris, 14 mai. — Mme de Martel ayant pu, par suite de la fatigue qu'elle éprouve, répondre à la convocation du commissaire de police, M. Lejeune, chargé M. Hamard, sous-chef de la section de la police, à son domicile et de recueillir les renseignements les plus exacts sur le décès qui nous a été annoncé, il est probable que Mme de Martel elle-même, déjà la police a vu plusieurs points de cette destination qui ont été remarqués. Ainsi il a été constaté exact qu'au moment où Mme de Martel passait à Berzy, un spectacle, dans lequel se fit un tirage au sort, de colis de provenance russe pour l'Exposition.

Quant au cocher qui conduisit habituellement Mme de Martel et à son collègue, avant leur départ, le soir de leur mariage, il n'est pas possible de savoir si l'un d'eux n'aurait pas été vu au moment où Mme de Martel se rendait à Berzy, un spectacle, dans lequel se fit un tirage au sort, de colis de provenance russe pour l'Exposition.

Quant au cocher qui conduisit habituellement Mme de Martel et à son collègue, avant leur départ, le soir de leur mariage, il n'est pas possible de savoir si l'un d'eux n'aurait pas été vu au moment où Mme de Martel se rendait à Berzy, un spectacle, dans lequel se fit un tirage au sort, de colis de provenance russe pour l'Exposition.

Le journal vient de publier M. Bourcart, l'ancien directeur pour suivre l'affaire de Mme la comtesse de Martel.

LE COMMERCE DE LA FRANCE

pendant les quatre premiers mois

Les statistiques relevées par l'administration des douanes pour les quatre premiers mois de cette année comparativement à celles de l'ensemble, des résultats assez satisfaisants pour le commerce extérieur de la France.

Du 1^{er} janvier au 30 avril 1900 les importations françaises se sont élevées à 1.596.161.000 francs en augmentation de 39.375.000 francs sur la période correspondante de 1899 ; les exportations, de leur côté, ont gagné 65.014.000 francs avec un chiffre total de 1.312.910.000 francs.

Voici de quelle façon se décomposent ces chiffres : A l'importation : objets d'alimentation, 260.988.000 francs en 1900, contre 311.047.000 francs en 1899, soit une diminution de 50.059.000 francs ; matières premières nécessaires à l'industrie, 1.050.629.000 francs, contre 1.010.980.000 francs, soit une augmentation de 39.649.000 francs ; objets fabriqués, 284.547.000 francs, contre 232.961.000 francs, soit 51.586.000 francs d'augmentation. Les divers éléments de ce premier chapitre donneraient des résultats favorables, diminution des entrées sur les objets d'alimentation d'une part et augmentation sur les matières premières de l'autre, si nous n'avions pas une plus-value sur nos achats de produits fabriqués à l'étranger. On attribue ce fait à des envois considérables de marchandises faites par des industriels étrangers en vue de l'Exposition.

A l'exportation : objets d'alimentation, 229.194.000 francs contre 176.289.000 francs, soit 52.905.000 francs d'augmentation ; matières nécessaires à l'industrie, 371.413.000 francs contre

376.853.000 francs, soit une diminution de 6.440.000 francs ; objets fabriqués 634.875.000 francs contre 629.973.000 francs, soit 4.902.000 francs d'augmentation ; colis postaux, 77.558.000 francs contre 63.764.000 francs, soit une augmentation de 14.194.000 francs.

Ici le fait saillant, c'est la progression de nos exportations à l'étranger de produits fabriqués : 4.902.000 francs auxquels il faut ajouter la plus value des colis postaux, c'est-à-dire un gain de plus de dix-huit millions et demi.

LA GUERRE

dans le Sud de l'Afrique

Mise en liberté des prisonniers anglais
Londres, 14 mai. — Deux journalistes anglais, prisonniers du gouvernement boer depuis le commencement des hostilités, viennent d'être mis en liberté, ils sont arrivés à Lourenço-Marquez.

La nouvelle capitale de l'Etat libre d'Orange a été établie à Heilbronn. L'ex-président Steyn vient d'arriver dans cette ville.

La délivrance de Mafeking
On prétend que le général Hunter serait à cinq milles de Mafeking.

La prise de Kroonstad
La presse anglaise se montre très satisfaite de l'entrée des troupes britanniques dans le Kroonstad. Le maréchal lord Roberts partira de Kroonstad mercredi prochain et marchera sur le Vaal qui est à sa ce en ce moment. Le général French vient d'arriver à Kroonstad.

A Thabanchu
Les colonnes Brabant et Rumble sont à Thabanchu où elles ne rencontrent aucune résistance.

Le roi de Suède
Le roi de Suède qui a exprimé en Angleterre, où il est depuis quelque temps, des sentiments sympathiques aux armées anglaises du Sud-Africain, est désavoué par son ministre des Affaires étrangères de Suède en Norvège, qui ne craint pas de dire que l'opinion personnelle du roi ne compte pas.

LA TEMPÊTE

Brest, 14 mai. — La tempête souffle avec violence. Le canot de sauvetage « Molène » est sorti porter secours à une embarcation montée par trois hommes en danger dans les brisants. L'équipage a été sauvé. Un dundee a fait naufrage sur la pointe de Ploum, près d'Erquy, on le suppose perdu corps et biens.

Un autre dundee a été jeté à la côte près du cap Fréhel.

Cherbourg, 14 mai. — Une violente tempête souffle du nord-est. La rade est démontée. Le froid est glacial.

LES ÉLECTIONS MUNICIPALES

Pendant que le ministère foutra les statistiques plus ou moins exactes, l'opinion publique en France et à l'étranger, ne s'occupe que des élections municipales de Paris.

Ici, pas d'équivoque possible, et le plus roublard des attachés au cabinet de M. le ministre de l'Intérieur ne parviendrait pas à dénaturer le sens du scrutin.

Ce qui caractérise les élections de ballottage, c'est moins le succès d'une vingtaine de candidats nationalistes que les gains que ces candidats ont faits depuis huit jours dans la masse électorale. Il n'y a rien qui réussisse en France comme le succès, dit un vieux proverbe ; la démonstration de cette vérité a été faite une fois de plus. Le 13 mai, beaucoup de gens, qui ne songeaient pas huit jours avant à voter pour les nationalistes, ont suivi le mouvement, et certains qui avaient, par habitude ou par timidité, soutenu les dreyfusards, ont rallié loyalement le drapeau.

C'est ainsi que les voix nationalistes se sont élevées, dimanche dernier, dans les quatre quartiers en ballottage, à 77.000, en chiffres ronds.

Dans les quartiers correspondants, le total des voix nationalistes s'était élevé, le 6 mai, à 61.000.

Les nationalistes, dans ces deux quartiers, ont donc gagné 16.000 voix entre les deux tours de scrutin.

Les nouveaux élus

L'« Echo de Paris », dont les relations avec la ligue de la « Patrie française » sont connues, donne la classification suivante des nouveaux élus :

Le nouveau conseil municipal, élu le 6 et 13 mai, comprend :

Nationalistes..... 50
Radicaux indépendants..... 2
Socialistes dreyfusistes..... 28

Les cinquante nationalistes sont :

Le Meunier, Lamouroux, Leves, Despatys, Berrou, Caron (quartier Vivienne), Caron (Bonne Nouvelle), Damsel, Dubuc, Brenot, Baranton, Galli, Sautou, Desvignes, Chérot, Aufray, Alpy, Félix Roussel, Deville, Duval-Arnould, Boyer-Lambelin, Ambroise Renaud, Mithouard, Spronck, Froment-Mouté, César, Guez, Chassigne-Guyon, Quentin-Bauchart, Gaston Méry-Rand

— Pardonnez-moi dit-il au comte de vous avoir dérangé à une heure aussi indue ; et permettez-moi de vous remercier, de tout mon cœur, de la bienveillance avec laquelle...

— C'est que vous la méritez, Monsieur ; déclara dignement le comte ; et je n'ai pas oublié les efforts que vous avez faits jadis...

— Ah ! soyez certain que je les renouvelerai avant longtemps, Monsieur ; car je préférerais repartir bien vite que de vivre, avec votre famille, dans cet état de guerre, qui ne m'a déjà que trop fait souffrir.

Tandis qu'Emilie, brisée par l'émotion, tombait sur un siège, le comte et son fils reconduisirent Raymond jusqu'au chemin, où ils se dirent adieu avec la plus parfaite cordialité. Le comte eut même un geste presque gracieux pour Dominique, qui, vingt pas plus loin, disait à son maître :

— Ah ! si Madame la baronne voulait être raisonnable !

— Elle le sera, je t'en réponds ! déclara Raymond avec une froide énergie.

Dominique fut un peu surpris par cette phrase et par le ton dont elle était prononcée. Mais après tout, M. Raymond n'était-il le maître ? Du reste, sa voix s'adoucisait, s'apitoyait aussitôt pour parler de la pauvre Naïc, morte ou vivante. Raymond voulait la retrouver. Et lorsqu'il arriva au port, qui, en ce moment, n'était plus qu'un fond de vase avec un mince filet d'eau boueuse, il interrogea févreusement les hommes qui avaient exploré la ri-

vière. On n'avait même pas découvert un indice.

Raymond rentra chez lui, déjeuna très silencieusement, après avoir dit à sa mère l'inutilité de ses premières démarches. Quand il parvint à sa visite à la Frochais, la baronne fit « ah ! » s'implément et se raidit contre son mécontentement.

A une heure et demie, il donnait à atteler ses deux poneys d'autrefois à son panier d'osier. Et, emmenant toujours Dominique, il se rendait à Saint-Jacut-de-la-Mer.

Puisque le cadavre d'Annaïc n'avait pas été retrouvé dans la rivière même, il lui paraissait probable qu'il s'échouerait sur les bords de la baie, à Saint-Jacut ou à la Garde-Saint-Cast.

Peu de routes sont aussi fréquentées que celles de Bretagne, surtout à cette époque de l'année, où les matelots reviennent de la grande pêche ; et, comme c'était, ce jour-là, marché à Ploubalay, la voiture du baron de Kermeric ne faisait pas cent mètres sans rencontrer des paysans, des marins.

La plupart connaissaient ces deux poneys, le petit panier et la figure osseuse de Dominique ; et, quand on apercevait, auprès du vieux vardiérier, cet homme de haute taille, aux yeux bleus, à la figure d'officier de marine, on prononçait, tout naturellement :

— Ah ça !... Est-ce que M. le baron de Kermeric est revenu ?

Et il suffisait d'un salut, d'une poignée de main pour lever tous les doutes. Et Raymond

Dualt, Escudier, Barillier, Camille Rousset, Tournade, Houde, Mossot, l'horier de Narqay, Chéroux, Fortin, Caplain, Gay, Evin, Jousseau, Eugène-Gont, Edmond Lepellier, Bailière, Foursin, Busat, Grébaud, Patteux.

Les deux radicaux indépendants sont : Achille, Chastard.

Les vingt huit socialistes dreyfusistes sont : Bellan, Piperaud, Opportun, Faillé, Veber (Folie-Mercuri) Glez, Ranvier, Chausse, Marsoulan, Colly, Labouquière, Pierre Morel, Savaris, Henri Rousselle, Alfred Moreau, Ranson, Pannecier, Hénaff, Ernest Moreau, Poiry, Paul Brousse, Adrien Veber (Grande-Carrières), Koziar, Brard, Paris, Berthaud, Archain, Landrin.

Les journaux publient l'adresse suivante qui a été remise à M. Rochefort :

Les conseillers soussignés, élus par le peuple de Paris, les 6 et 13 mai, réunis dans les bureaux du « Drapeau », expriment aux républicains, Henri Rochefort, Edouard Drouot et à Marcel Habert, proscrits, l'assurance de leurs profondes sympathies et de leur inaltérable dévouement.

Les mêmes conseillers, auxquels se sont joints plusieurs de leurs collègues, ont signé une autre adresse dans laquelle ils convient à aux républicains Paul Drouot et à Marcel Habert, proscrits, l'assurance de leurs profondes sympathies et de leur inaltérable dévouement.

Une dépêche de Paul Déroulède
Paris, 14 mai. — M. Paul Déroulède a adressé à M. Jules Lemaitre la dépêche suivante :

« Profondément réjoui dans mon exil de la victoire de Paris, je tiens à envoyer pour la campagne républicaine et française si vaillamment et si triomphalement menée, mes cordiales félicitations et mes plus chaleureux et plus affectueux remerciements à l'orateur, au tacticien, au luttant infatigable, le président de la Patrie Française, Jules Lemaitre.

« Vive notre France ! Vive une république meilleure, mais vive toujours la République ! »

« Paul DÉROULÈDE. »
Président de la Ligue des Patriotes.

La première convocation

La « Patrie » annonce que la première réunion du Conseil municipal de Paris n'aura lieu que le 4 juin.

M. Galli, le nouveau représentant du quartier de l'Ar-cenal, déposera, dès l'ouverture de la prochaine session du conseil municipal, un projet de délibération tendant à la réception solennelle à l'hôtel de ville du colonel Marchand.

D'un autre côté, le nouveau conseiller du quartier de la Plaine-Monceau demandera l'annulation de la délibération par laquelle l'ancien conseil avait voté une souscription au livre de M. Urbain Gohier, l'« Armée contre la nation ».

Trois élections municipales contestées

Trois élections municipales sont contestées : celles de MM. Bellan, syndic sortant ; Colly et P. Morel, conseillers socialistes révolutionnaires du quartier de M. Millrand qui ont été élus malgré les protestations d'électeurs.

La revanche du ministère. — Le projet de dissoudre le conseil municipal de Paris

La « Patrie » prétend savoir de source sûre que, hier soir, dès que les résultats des élections municipales ont été connus, le ministère aurait décidé d'agir.

Quelques jours un procès serait intenté pour injures au chef de l'État, procès dans lequel seraient impliqués les rédacteurs de plusieurs journaux nationalistes, le dessinateur Forain et certains chefs de la Patrie française. Ce procès permettrait de procéder à des arrestations immédiates.

D'autre part, dès la première manifestation contre le chef de l'État ou le gouvernement, le nouveau conseil municipal serait dissout et « réélection renvoyée à trois mois pour permettre une active campagne antinationaliste.

Les incidents de la soirée

Quelques incidents se sont produits dimanche soir, sur lesquels il nous semble intéressant de revenir. Au quartier latin, les partisans des candidats nationalistes élus, MM. Aufray et Chérot, avaient pris le sage parti d'éviter toute espèce de manifestation.

Les amis des candidats battus ont été, eux, moins discrets, et ont exhalé leur mauvaise humeur, plus du Panthéon et boulevard Saint-Michel, où quelques collisions se sont produites.

Pendant toute la soirée, le boulevard Saint-Michel a été sillonné par des groupes qui discutaient avec animation les événements de la journée.

Les incidents les plus violents se sont produits devant la « Libre Parole ». Vers une heure du matin, sur le transparent établi au balcon de notre confrère, apparaissait le portrait du général Mercier. Aussitôt, des cris nombreux s'élevèrent : « A bas Dreyfus ! A bas les juifs ! Vive l'armée ! Vive Mercuri ! » Ce fut le signal d'une brutale charge de la police qui rien ne justifiait.

Le commandant Tournade qui vient de remplacer M. Hattat au conseil municipal, a provoqué ce dernier à la suite d'incidents de la période électorale.

Le président du comité de M. Tournade a envoyé également ses témoins à M. Hattat.

Des nationalistes sont emportés à Montreuil, à Rosny-sous-Bois et aux Perreux.

— Pardonnez-moi dit-il au comte de vous avoir dérangé à une heure aussi indue ; et permettez-moi de vous remercier, de tout mon cœur, de la bienveillance avec laquelle...

— C'est que vous la méritez, Monsieur ; déclara dignement le comte ; et je n'ai pas oublié les efforts que vous avez faits jadis...

— Ah ! soyez certain que je les renouvelerai avant longtemps, Monsieur ; car je préférerais repartir bien vite que de vivre, avec votre famille, dans cet état de guerre, qui ne m'a déjà que trop fait souffrir.

Tandis qu'Emilie, brisée par l'émotion, tombait sur un siège, le comte et son fils reconduisirent Raymond jusqu'au chemin, où ils se dirent adieu avec la plus parfaite cordialité. Le comte eut même un geste presque gracieux pour Dominique, qui, vingt pas plus loin, disait à son maître :

— Ah ! si Madame la baronne voulait être raisonnable !

— Elle le sera, je t'en réponds ! déclara Raymond avec une froide énergie.

Dominique fut un peu surpris par cette phrase et par le ton dont elle était prononcée. Mais après tout, M. Raymond n'était-il le maître ? Du reste, sa voix s'adoucisait, s'apitoyait aussitôt pour parler de la pauvre Naïc, morte ou vivante. Raymond voulait la retrouver. Et lorsqu'il arriva au port, qui, en ce moment, n'était plus qu'un fond de vase avec un mince filet d'eau boueuse, il interrogea févreusement les hommes qui avaient exploré la ri-

vière. On n'avait même pas découvert un indice.

Raymond rentra chez lui, déjeuna très silencieusement, après avoir dit à sa mère l'inutilité de ses premières démarches. Quand il parvint à sa visite à la Frochais, la baronne fit « ah ! » s'implément et se raidit contre son mécontentement.

A une heure et demie, il donnait à atteler ses deux poneys d'autrefois à son panier d'osier. Et, emmenant toujours Dominique, il se rendait à Saint-Jacut-de-la-Mer.

Puisque le cadavre d'Annaïc n'avait pas été retrouvé dans la rivière même, il lui paraissait probable qu'il s'échouerait sur les bords de la baie, à Saint-Jacut ou à la Garde-Saint-Cast.

Peu de routes sont aussi fréquentées que celles de Bretagne, surtout à cette époque de l'année, où les matelots reviennent de la grande pêche ; et, comme c'était, ce jour-là, marché à Ploubalay, la voiture du baron de Kermeric ne faisait pas cent mètres sans rencontrer des paysans, des marins.

La plupart connaissaient ces deux poneys, le petit panier et la figure osseuse de Dominique ; et, quand on apercevait, auprès du vieux vardiérier, cet homme de haute taille, aux yeux bleus, à la figure d'officier de marine, on prononçait, tout naturellement :

— Ah ça !... Est-ce que M. le baron de Kermeric est revenu ?